Mais le défaut pas M. Deputy qui le lecteur avec tous ceux qui applaudiront le 10 mai à la jeune candidate qui vient de recevoir publiquement dont tous les efforts ont été consacrés à la défense des intérêts de notre département et de la démocratie. Avec tous les amis de Maxime Lecomte, je souhaite que sa carrière soit marquée par de nouveaux et nos moins légitimes succès. Tant nous serons toujours prêts à le défendre.

A l'époque où nous vivons, et où nous voyons de funestes esprits multiplier des — dans un but évident de désorganisation — dans tous les milieux peut-être un peu trop d'espérer quelque profit — des attitudes à la révolte, à l'indisciplina, à la haine, nous ne saurions témoigner trop de sympathie et d'ardeur de l'attitude des esprits à la droite hardie et sérieuse, généreux et sages, qui ne donnent à la démocratie que de bons conseils et de bons exemples.

Veuillez m'excuser auprès de nos amis de mon absence tout involontaire au banquet du 20 mai, et croyez, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

PAUL BENOIST,
Sénateur, Maire de Cambrai,
Président du Conseil général.

Lettre de M. Delpech

Sénateur, Président d'honneur du Parti Radical

Paris, le 24 avril 1906.

Monsieur le Président,

Le 20 mai il me sera impossible de me rendre à votre invitation et d'assister au banquet offert à mon collègue M. Lecomte.

Je le regrette.

Je me serais volontiers joint à vous pour acclamer, dans la personne de M. Lecomte, une politique faite de loyauté et d'honneur, franchement hostile aux vieux partis qui les pratiquent de plus intime, et aux agitateurs malfaisants dont les machines ne sont pas plus honorables que le but par eux poursuivi.

M. Maxime Lecomte a toujours affirmé avec politique hautement Française et nettement républicaine, sans équivoque comme sans complaisance ni à vis des vieux ennemis de notre idéal, l'idéal de liberté, de justice, de progrès, obtenu par les voies légales et pacifiques. Ces assemble sont à notre droite et à notre gauche amis, à l'occasion, contre les radicaux et les radicaux-socialistes. Nous en devons pas plus de ménagements aux uns qu'aux autres. Ils se valent.

C'est l'opinion de M. Maxime Lecomte.

Je m'y associe en vous priant d'agréer pour Maxime Lecomte, pour vous et tous nos amis politiques réunis au banquet, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

DELPECH,
Sénateur de l'Ariège.

Vingt-cinq ans de parlementarisme

Des lecteurs lettres, M. de Lanessan en a dit dans le vif de son sujet. Ce n'est pas seulement l'élection de M. Maxime Lecomte à la vice-présidence du Sénat qu'il s'agit de célébrer, ce sont les 25 années de vie parlementaire.

L'ordre invite les républicains du Nord à mesurer d'un regard en arrière le chemin parcouru et à considérer cette carrière politique déjà si bien remplie. Ce n'est pas seulement à 25 ans qu'il faut remonter pour retrouver à grande traits la biographie de M. Maxime Lecomte, c'est à 40 ans en arrière, en 1869, c'est-à-dire à l'époque même où son hôtes venait d'atteindre l'âge d'homme. Par une sorte de contrôle moral, mais personnel, il a tenu à se reporter aux documents écrits qui constituent sur les faits humains des témoignages certains, et c'est après y avoir suivi toute l'existence publique de M. Maxime Lecomte, pendant ces 40 années, [illegible]

[illegible] d'abord de ses débuts.

M. Maxime Lecomte a eu effet écrit très jeune, et dès avant la guerre. C'est dès 1869, qu'il entra dans l'arène politique et se jetta dans la mêlée, sous l'empire, pour y défendre déjà un idéal républicain.

☘

C'est dans les Souvenirs de la Campagne de l'Armée du Nord, écrits et publiés en 1871, que M. de Lanessan prise ses premières citations.

Elles vous montrent du premier coup au M. Maxime Lecomte, le patriote et le républicain qu'il restera toujours. Et les cheveux chi grisonné, le cœur est resté le même.

Et l'orateur lit dans cette brochure une profession de foi politique faite par le jeune avocat d'Avesnes, qu'il signerait encore aujourd'hui sans y changer une virgule. Il y condamne vigoureusement l'Empire, mais sans violences, sans exagération, sans tapage (Applaudissements prolongés).

Curieux rapprochement

M. de Lanessan fait alors un curieux rapprochement de dates.

Le 20 octobre 1870, un vaillant citoyen sortait en ballon de Paris assiégé, pour venir apporter un réconfort et demander un vigoureux élan aux populations du Nord. Il arrivait à Lille et haranguait la foule des parisiens du haut du perron de la Grand'Garde. Ce citoyen c'était M. Antonin Dubost. (Vifs applaudissements)

Or presque à la même heure, M. Maxime Lecomte faisait ses premières armes à l'armée; il abandonnait la robe d'avocat pour ceindre l'épée, et prendre rang dans cette héroïque phalange qui est entrée tout entière dans l'histoire, qui a son quartier de 40 mobilee. (Applaudissements). La, il devait être, à Bapaume, savant lieutenant de zouaves, blessé à la bataille de Bapaume, qui eurent l'honneur exceptionnel de voir leur drapeau voler devant eux. (Vifs applaudissements).

Aujourd'hui, M. Antonin Dubost, qui fait aux républicains du Nord un si sensible honneur, revient pour la première fois à Lille, et le voici président du Sénat. Et voilà qu'il a peut-être quelque chose à ajouter à la République, et à la fonder sur l'instruction du peuple. Tel est son programme.

C'est cette de deux les fondateurs de la République.

La République guérira le mal politique. L'instruction guérira le mal social, qui déjà préoccupe M. Maxime Lecomte.

***

Pendant les années qui suivent nous voyons M. Maxime Lecomte, avocat à Amiens, se livrer à des travaux d'ordre juridique, écrire des ouvrages techniques, collaborer à des encyclopédies.

Il fait partie, cela va sans dire, de l'Académie d'Amiens, où il occupe d'art et de littérature. Et l'on voit que cette habitude il ne l'a pas perdue.

Il inaugure aussi cette vie de conférencier où il en fera une belle réputation, et qui fera défiles devant lui des auditeurs, et peut-être des milliers d'auditeurs.

C'est aussi à cette époque qu'il écrit sous le titre : la Vocation d'Albert, ces Leçons d'un père à son fils sur la Constitution et la loi, qui expliquent si facilement que le fils, et les fils aussi, bien comprendre les leçons que l'exemple du surplus illustrait. (Applaudissements).

En 1879, la Société des Agriculteurs du Nord se fonde, cette réserve d'hommes énergiques qui fournit de rudes pionniers notre région si prospère, et qui fut une pépinière de parlementaires républicains. Maxime Lecomte figure au nombre des fondateurs.

La boulangisme

Le voici député, dès 1881. Emporté dans un remous en 1885, il est réélu à Avesnes en 1887. Il restera des lors député jusqu'à 1891, et sénateur ensuite... jusque toujours ! (Acclamations).

En 1889, la Société des Agriculteurs du Nord se fonde, cette réserve d'hommes énergiques qui fournit de rudes pionniers notre région si prospère, et qui fut une pépinière de parlementaires républicains Maxime Lecomte figure au nombre des fondateurs.

La boulangisme

Le voici député, dès 1881. Emporté dans un remous en 1885, il est réélu à Avesnes en 1887. Il restera des lors député jusqu'à 1891, et sénateur ensuite... jusque toujours ! (Acclamations).

Mais voilà voici arrivée à 1888. C'est la crise du boulangisme. Maxime Lecomte n'hésite pas ; avec tous les républicains sincères et clairvoyants, il se jette dans la mêlée. Il lutte avec une ardeur indomptable.

Son livre sur le Boulangisme dans le Nord retrace jour par jour les phases du combat, et ce n'est pas sans émotion que M de Lanessan le parcourt la veille du banquet, après avoir précédemment lu les lettres d'encrines et la liste des adhérents Car tous les noms de ceux qui, à cette époque trouvèrent, fulliérent de toute leur âme pour la République, à part ceux qui sont morts, et devant le souvenir desquels on s'incline avec respect, tous ceux-là qui figurent dans le livre, figurèrent sur les listes que l'orateur venait de lire. (Vifs applaudissements).

☘

La crise passée, Maxime Lecomte s'adonne, de toute sa puissance de travail, aux intérêts économiques et au labeur législatif.

Il prend une part active à la discussion des lois sur [illegible] et d'une foule de lois d'affaires.

Vient en 1892, la loi sur le travail des hommes et des enfants, sur la limitation des heures du travail : Maxime Lecomte en est le rapporteur.

Il a ainsi dressé les premiers piliers de l'échafaudage de cet immense édifice dont nous ne verrons pas la fin.

Et de même, en 1900, quand on retouchera cette loi pour lui faire franchir un nouveau palier, il sera encore rapporteur, et le jusque extégrait qu'on lisse de l'appeler toi Millerand-Collard, cette loi de protection des travailleurs fut appelée loi Maxime Lecomte. (Vifs applaudissements).

La séparation

Nous arrivons aux heures troubles où les provocations du pape et du clergé vont diviser ce pays en deux camps. Le parti de Maxime Lecomte est tout tracé, et dans ces conjonctures critiques, ses collègues lui confient les fonctions de rapporteur de cette loi qui va enfin libérer l'Etat de la tutelle des églises. (Applaudissements répétés).

☘

M. de Lanessan, après avoir rappelé le rôle de M. Maxime Lecomte dans la séparation et les conditions de son élection à la vice-présidence du Sénat, le remercie affectueusement d'avoir bien voulu garder à ce grand titre le titre modeste de président du Comité Lillois du Progrès du Nord, et il lui en exprime toute la gratitude des adhérents du Comité. (Vifs applaudissements).

Un parlementaire

A l'heure où les parlementaires sont battus dans certains journaux et dans certaines enceintes, à l'heure où le parlementarisme passe un nouvelle quart d'heure, il n'était pas inutile de mettre en pleine lumière le phénomène de cet homme intègre, de loyal parlementaire à qui nos adversaires ne peuvent demander que d'être plus républicain. (Salve d'applaudissements. Cris : Vive Maxime Lecomte !)

C'est un républicain, qui a eu la bonne fortune de vivre de la vie même de la République. Il est né à la vie publique à l'heure où elle devenait [illegible], et depuis lors devait [illegible] le plus [illegible] confondues, que pour tracer la biographie de l'un, c'est l'histoire entière de l'autre qu'il m'a fallu retracer à grands traits. Puisse-t-il longtemps encore rester plein assoiffé aux [illegible] de la République. (Vifs applaudissements).

Il a été debout en 1870 au premier appel de la Patrie. Le temps est peut-être proche où la République tera encore appel à lui pour de nouvelles missions (Acclamations).

Au milieu de l'enthousiasme qui cet événement inspire à tous les républicains, M. de Lanessan demande la permission de placer un hommage particulier au nom des jeunes généraliens qui elles, n'ont pas eu à lutter, et qui ont trouvé devant elles la Patrie relevée et la République vivace. Ceux-là qui sont nés trop tard pour participer aux luttes héroïques, tiennent du moins à déclarer qu'elles sont prêtes à faire mieux que d'acclamer ceux qui leur ont montré l'exemple. Elles sont prêtes à marcher sur leurs traces et à se dévouer corps et âme, et surtout au jour du danger, pour la Patrie et pour la République ! (Triple salve d'applaudissements. Acclamations enthousiastes).

M Joseph Dauty demande au vieil flamand que toute l'assistance debout chante en chœur en l'honneur de M Maxime Lecomte.

***

Parmi les nombreux amis de M Maxime Lecomte qui n'ont pu, à leur grand regret, manifester par leur présence, leur sympathie au vice-président du Sénat, il en est qui ont adressé des lettres d'excuse empreintes d'une sincère estime et d'une profonde cordialité, il faut citer MM Cordelet, Lourties, vice-président du Sénat ; Lintilhac ; Maurice Faure ; Théodore Girard ; Peytral ; Desmons ; Gascon vice-président de la Gauche démocratique du Sénat sénateurs ; Delaplanche ; Pascal ; Leroy ; Gaillard, députés ; Albert-Maxime Lecomte fils, sous-préfet à Dieppe ; G Poté, maire de Lons ; le général Davignon ; Lyon, recteur d'Académie ; Gouldon, directeur de la Sûreté Générale ; Chouzy, procureur de la République ; Le Gall, trésorier général ; Coupillaud, juge d'instruction à Hazebrouck ; Stoclet, ingénieur départemental ; Turbot ; Sandrart ; Jules Sirot, Garin, conseillers généraux ; Mazerex, conseiller d'arrondissement ; Paillot, président de l'U. F. J. ; Louis Stille, ancien député ; Lemay vice-président des Hospices de Lille, Carion, maire de Marcille, avec ses administrés ; M. Gaston Franquet, secrétaire général de la rédaction du « Progrès du Nord », etc.

Discours de M. Girard

Monsieur le Président du Sénat,
Messieurs,

Il est appartenu au sénateur président du Conseil Général, de prendre, en ce moment, la parole, autrement que par écrit.

On sait, Nous venus de l'entendre, qu'à prodiguer son dévouement, dans l'insouciance de sa santé, Bersez a dû se résigner à quelques jours de repos. On ne s'étonnera pas que d'abord, ses pensées se portent vers l'absent, à qui sont nos vœux de le revoir bientôt revenir à sa place, au premier rang des militants républicains.

Puisque, à détacher notre ami, c'est en plus ancien des parlementaires de la région qu'il est échu, d'essayer de le suppléer, je trouve, en moins, dans cette amoindrissement même, d'avoir vécu les temps où, — depuis les luttes de la liberté sous l'Empire et l'héroïque épopée de la défense nationale, jusqu'à la résistance aux tentatives de restauration monarchique et plus tard, à l'effort incessant pour affermir et féconder la République, enfin ! et définitivement conquise, — vous avez, M. le Président du Sénat, tracé votre carrière de patriote et d'homme d'Etat.

Je ne perdrai pas le respect, en m'oublient même à l'éloge Mais avec ce respect, il ne peut pas m'être interdit d'utiliser les sympathies profondes, — ces longtemps survécues, — de ceux qui, marchant derrière vous, ont salué votre élévation, dans la passée — comme ils salueront, dans l'avenir ce que la destinée, peut vous garder encore.

En acceptant de prendre leur réunion vous avez fait un grand honneur aux républicains du département.

Et, quant à notre ami Maxime Lecomte, — dans l'affluence des ovations qui l'ont assailli, de toutes parts, — rien, j'en suis sûr, ne l'a plus ramené que ce haut témoignage du Président de l'Assemblée à laquelle il appartient.

Mais, c'est seulement ici dans ce pays du Nord, où l'on en a la quotidien spectacle, qu'on peut complètement connaître et, dès lors, entièrement apprécier combien, dans une existence, toute de labeur et de propagande, par son inlassable apostolat, Maxime Lecomte a rénové, sonné, rendre de services à notre démocratie régionale.

Cette démocratie sent tout ce qu'elle lui doit. A maintes reprises, elle lui a prouvé sa gratitude. Aujourd'hui, elle le lui affirme, une fois de plus, dans une manifestation imposante.

Nous aussi, les sénateurs du Nord, une fois de plus, nous réitérons à notre collègue la chaude expression — de nos félicitations, pour maintenant, — de nos souhaits, pour plus tard, — et de nos affections, pour toujours.

Discours de M. Antonin Dubost

Comme on le rappelait tout à l'heure, je n'étais pas revenu à Lille depuis près de 40 ans. C'était pendant la funeste guerre de 1870... J'apportais aux Lillois des nouvelles du siège de Paris... ! Nous conservions encore l'espérance.... ! Hélas, on sait trop ce qui suivit... nos malheurs... nos désastres... (mouv. des l'assemblée). Quels souvenirs, messieurs, il convient de les évoquer sans frémir, sans rappeler le terrible leçon qu'ils doivent être pour les peuples ! les démocraties qui seraient tentés de s'abandonner... ce qui ne sauraient pas trouver en eux-mêmes la force de cohésion nécessaire, pour se gouverner, se diriger et se défendre... ! (Vifs applaudissements répétés).

Mon cher collègue Maxime Lecomte, permettez-moi de dire que je ne pouvais pas profiter d'une occasion qui me fut plus agréable de revoir cette grande et belle ville si éclairée, si patriote que celle qui nous réunit aujourd'hui pour fêter vos noces d'argent parlementaires ! (Applaudissements).

Les quelques instants que je viens de passer avec vous dans cette magnifique assemblée ont été pleins de charme pour moi (Applaudissements). J'en ai éprouvé un plaisir vif que je suis votre obligé, Monsieur, et que je vous dois des remerciements sincères pour avoir bien voulu m'associer à vos fêtes, me faire entrer pour mes dire dans le cercle de famille où fêtes de fidélités politiques et d'amitiés personnelles se donnent aujourd'hui la main. (Applaudissements).

Il me semble que le caisis ou cet instant les heures les plus intimes et les plus chères où un homme public comme vous, mon cher Lecomte, puise le sentiment de sa force, je veux dire la confiance et la fidélité de vos concitoyens (applaudissements); en vous présentant à vous avec l'expression de vos mérites et vos honneurs des actes par lesquels vous avez influé sur le mouvement des idées et des affaires publics, c'est une sensation réconfortante que d'en retrouver les racines profondes dans cette vaillante population du Nord, si attachée aux idées et aux hommes de la démocratie ! (Applaudissements).

Et puisque je suis témoin des démonstrations de sympathie dont vous êtes l'objet, rien ne peut m'être plus agréable que de venir dire ici de quelle estime, de quelle autorité vous jouissez dans le Parlement ! (Applaudissements).

Il y a longtemps que nous vivons côte à côte, dans les assemblées où vous vous êtes montré toujours si plein de zèle pour vos fonctions, toujours armé et vigilant aux postes où vous appelait la confiance de vos collègues, attentif à défendre le drapeau républicain contre tous les assauts, et à le préserver de toutes les aventures. (Vifs applaudissements).

Il n'est guère de question importante où votre parole claire n'ait prêté son utile concours. On vient de les énumérer : travail des femmes et des enfants dans les manufactures, procédure criminelle..... ; en passant pour arriver plus vite à cette grande œuvre de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, qu'on pouvait trouver un rapporteur plus éloquent et plus convaincu (Applaudissements répétés).

Vos collègues ont en apprécier cet énorme labeur en vous appelant dans toutes les grandes commissions, en vous nommant secrétaire du Sénat, en vous confiant la dignité de la vice-présidence ! (Applaudissements).

Les concitoyens et les collègues qui en félicitent aujourd'hui de vous avoir distingué, attiseront longtemps encore votre dévouement et votre compétence car ils savent bien que ceux qui, comme vous, ont combattu sur les champs de bataille de la patrie mutilée ont lutté dans la paix et dans le Parlement pour l'établissement, le maintien et l'évolution des institutions démocratiques, sont les gardes les plus sûrs et les plus capables de travailler à la prospérité grandissante de la République et au bonheur de la préserver des dangers qui pourraient la menacer ! (Vifs applaudissements).

Je suis donc sûr de traduire fidèlement le sentiment de vos amis en portant votre santé en buvant à votre santé, celle de votre doyen, et à la continuation aussi longue que possible de votre activité républicaine et démocratique. (Applaudissements prolongés).

DISCOURS
de M. Maxime Lecomte
REMERCIEMENTS

Je suis profondément ému, vous le comprenez, de la manifestation si imposante et si sympathique à laquelle il m'est donné d'assister, et de tout ce que je viens de voir et d'entendre.

Et cependant je dois m'efforcer de dominer cette émotion pour vous adresser à tous les remerciements que je vous dois.

Je sens que, comme il arrive souvent, l'expression restera inférieure aux sentiments qui m'animent et qu'il me sera impossible de vous dire tout ce que j'ai dans le cœur.

Je resterai votre débiteur, et vous me pardonnerez si mes remerciements ne sont pas suffisamment dignes de ce que vous avez fait et des paroles si affectueuses et trop flatteuses qui m'ont été adressées.

Permettez-moi, avant tout, de témoigner à M. le Président du Sénat ma profonde reconnaissance pour le grand honneur qu'il m'a fait en acceptant de présider le banquet et du beau discours qu'il vient de prononcer. C'est en même temps une grande preuve d'amitié que je n'oublierai jamais.

Je remercie aussi les organisateurs de cette fête de famille républicaine du Nord, ceux qui en ont pris l'initiative, le bureau et les membres du Comité Lillois, et tout particulièrement les vice-présidents, l'honorable maire d'Hellemmes, mon ancien et syrcellent ami Fenyau, aimé que mon plus ferme ami, mon cher et éloquent confrère Charles de Lauwereyns.

Merci à mes collègues de la Chambre et du Sénat, pour leur acte si amical de bonne confraternité.

Merci à M. Vincent, préfet du Nord cet éminent administrateur, qui représente ici le gouvernement de la République.

Merci à la presse, spécialement aux « Progrès du Nord », car nous sommes les amis du progrès, les amis du Nord, et nous lisons les amis du journal le « Progrès du Nord ».

Merci à vous tous qui participez à cette manifestation, et à ceux qui y sont adhérés et qui été empêchés d'y assister, comme notre ami Paul Bérzez, sénateur, président du Conseil Général du Nord, dont nous regrettons vivement la nouvelle état actuel de santé.

LES BANQUETS

Véritablement le Nord n'a comblé le n'oublierai jamais le banquet de 15 novembre 1900, au Palais-Ramond, si nombreux, si enthousiaste, dont notre ami Joseph Deputy fut au premier rang des promoteurs, et je ne l'en ai pas suffisamment remercié alors ; non plus que le banquet de la séparation, à Avesnes, il y a trois ans et celui, tout récent, de la Ligue Républicaine du canton d'Orchies.

J'ai bien compris, et je dois le dire tout de suite, que ce fête personnel, bien que très affectueuse, était la moins important. Je n'aurais pas accepté dans d'autres conditions, ayant conscience, malgré les louanges qui m'ont été prodiguées en ces occasions comme aujourd'hui, de l'insuffisance de mes mérites et de la minime part qui me revenait dans les progrès et les succès de la cause démocratique.

Je n'ai qu'un mérite, et celui-là, je le reconnais, c'est la bonne volonté, c'est la continuité de l'effort dans le sincérité de mes convictions et l'unité de ma carrière politique.

Mais, je ne suis qu'un soldat de l'armée républicaine, qui ne se distingue que par la place où on l'a mis et par les mandats dont il a été investi par la confiance de nos concitoyens.

Si on le fête, si on l'honore, il partage cette joie et cet honneur avec tous les républicains qui l'ont fait ce qu'il est et sans le concours desquels il serait impuissant.

Aussi, je ne suis prêté solidaires à ces réunions qui nous permettent d'affirmer sa vitalité de notre parti, de jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru, sur les luttes du passé, mais en même temps sur les résultats acquis, sur les nécessités politiques du moment, et encore sur le programme qu'il nous reste à remplir, les efforts que nous devons réaliser, les espérances que devenir nous fait concevoir.

LES SOUVENIRS

J'ai commencé de bonne heure à m'occuper de politique et je suis entré à la Chambre des Députés, il y a vingt-cinq ans, je puis dire, en partant de la République. J'ai depuis quarante ans, combattu pour sa gloire.

Cette carrière, déjà longue, fait que mes souvenirs se reportent avec mélancolie sur des chefs aimés et vénérés qui ne sont plus depuis longtemps, sur de vaillants compagnons que la mort nous a ravis.

En 1869, je soutenais Ernest Guillemin, candidat à Avesnes, contre le candidat de l'Empereur. En 1884, je devenais son collègue, et, l'année suivante, nous le perdions. Plus tard son fils Léon Guillemin, a pourpé son siège, et la mort l'enlevait brutalement, à peine âgé de quarante ans.

C'est en 1870 que j'ai rencontré pour la première fois, lors de la lutte contre le plébiscite, un grand Lillois, un véritable chef, Achille Testelin. Sous sa présidence, j'ai commencé mes conférences dans les principales villes du Nord. Nous recommandions à tous les républicains l'union et l'action. « Pourquoi agir et pourquoi agir ? Dans un but de révolution et de démolition ? Non. Dans un but de conservation et d'amélioration ».

Notre pensée est restée la même. Nous sommes conservateurs de la République, mais d'une République toujours meilleure, plus sage, plus instruite, plus prospère, plus humaine et plus fraternelle.

Vaincu avec tous mes collègues de la fête républicaine en octobre 1885 je suis resté deux ans éloigné du Parlement le sine allé à un poste de combat, à Avesnes, et j'ai contribué à la tentation et à l'organisation des lignes républicaines qui ont permis à notre parti de prendre une revanche éclatante, sous le régime du scrutin de liste, avec J.-B. Trystram, en novembre 1886, avec Pierre Legrand et moi-même en novembre 1887. Pierre Legrand, J.-B. Trystram me sont plus, et la grande démocratie du Nord fera son devoir, pourra la dette contractée envers eux, en élevant des monuments dignes de leurs mémoires.

Nos joies et nos espérances

Nous n'avons pas que des regrets à exprimer. Nous avons nos joies et nos espérances. Nous conservons le doyen de la représentation parlementaire du Nord, notre ami Alfred Gérard, dévoué à la démocratie politique et sociale, toujours vaillant, toujours éloquent, et, quoi qu'il s'en défende, toujours jeune.

Je ne veux pas citer d'autres, dont les noms sont dans toutes les bouches, parce que chacun connaît leur talent et les services qu'ils ont rendus.

Mais je veux saluer également, et avec une ardente sympathie, sans les nommer davantage, les nouveaux venus, les jeunes, qui ont déjà lutté ou s'apprêtent à lutter, tenant fermement en mains le drapeau républicain, pour le conduire à de nouvelles victoires.

Elles n'obtiendront pas les mêmes moyens que jadis les moyens conflit, fusion et fraction, l'union de tous ceux qui aiment vraiment la République, depuis les plus avancés, elle sont sans importance pour les révolutionnaires, jusqu'aux modérés, elle rétrocèdent du pacteur avec la réserve définie.

L'action sera féconde, et elle est intéressante, et s'inspire du courage civique qui consiste dans la netteté des programmes et la franchise dans la conduite comme dans la pensée.

La popularité

Nous ne devons pas rechercher la popularité pour elle-même. Ce n'est pas un but, mais un moyen, et un moyen auquel il ne faut pas faire tous les sacrifices. Je sais que le peuple est souverain, mais ce n'est pas une raison pour le flatter.

Détestables flatteurs, prenez-vous garde.

Nous ne nous laissons pas séduire par la politique de surenchère. Nous sommes les conseillers du peuple. Nous lui devons la vérité. Nous devons le prémunir d'une façon sérieuse, la plus sérieuse possible, mais sans la décourager, le travailler, le flatter.

Et c'est là la meilleure politique. Il faut leur confiance dans l'intelligence du pays, dans le bon sens populaire pour avoir raison du charlatanisme et des chimères. Le peuple se trompe rarement et finit toujours par reconnaître les véritables amis. La politique au boulangisme en est une preuve, et je ne me suis remis rapidé d'avoir essayé de remonter le fameux courant.

Le programme

Les moyens sont toujours les mêmes, mais notre programme a été modifié, parce qu'il a été plus pour vaincre du pays et aux besoins de la démocratie. Il a été complété par des additions successives. S'il en avait pu autrement, sous serions devenir réactionnaires, parce que ne pas avancer, c'est reculer.

J'ai entendu blâmer notre formule : ni réaction ni révolution. Elle est pourtant empreinte. C'est la même que celle de Gambetta, dans sa magnifique harangue sur le plébiscite, devant la Chambre des Députés de 1870 : ni anarchie ni dictature.

Elle est impeccable comme résumé de la partie négative de notre programme. Mais la partie positive n'est pas moins importante, et dit que bien ait vécu pas de réaction, c'est dire en même temps que l'on veut faire aboutir toutes les réformes démocratiques qui sont réalisables, que l'on veut remédier aux imperfections sociales et marcher d'un pas toujours ferme et résolu dans les voies de la solidarité.

Parchés sur les misères humaines, nous devons nous efforcer de les éviter de les réduire, y travailler avec dévouement, avec désintéressement, sans escompter la reconnaissance.

La reconnaissance

On a reproché aux démocrates leur ingratitude. Je ne crois pas ce reproche fondé. Le peuple est généralement reconnaissant de ce qu'on lui fait et même de ce qu'on tente de faire pour lui. On pourrait plutôt reprocher à la démocratie des admirations et des engouements injustifiés et une trop grande facilité à accorder sa confiance à qui ne le mérite pas.

Je viens de parler d'ingratitude. Je serais ingrat, si j'abusais de votre bienveillante attention, et plus ingrat encore, ingrat sans excuse, si je ne conservais précieusement, le souvenir de cette journée, trop grande récompense de mes faibles efforts.

Je remercie le Comité Lillois d'avoir invité mes deux fils à avoir voulu les associer à cette belle fête dont mon vingt-cinquième anniversaire de vie parlementaire et ma nomination de vice-président du Sénat étant l'occasion.

Je réitère du plus profond du cœur mes remerciements les plus vifs à ceux qui ont organisé cette manifestation et y ont adhéré.

Par l'honneur de lever mon verre en vous demandant de boire à la grande démocratie du Nord, en particulier à la démocratie lilloise, au Comité Lillois, à la France, à la République !

Feuilleton du 21 Mai 1906 — N° 109

PETITE MAIN
ou l'Enfant de la Duchesse

GRAND ROMAN CONTEMPORAIN

Par Pierre SALES

— Pourquoi m'embrasses-tu pas que dites-moi à cette ou celle que tous plaisir à mon fils ?... Par là, tu vois comme je suis bête, comme je cherche à désapprobation des gens sérieux, sévères. — comme le père de ton ami, par exemple, Mme Malhardy, si elle n'avait pas pour seule fille, mon cher Stéphane, et son mari, qui est un et bon ami pour nous tous ! Tu les aimes bien, n'est-ce pas ? Je suis en même temps que tu es bonne... Mais que cela entre quel que ce soit à ta chaste ?... Il certainement cela me fait l'amour de peu plus, puisque j'ai en même temps en lui ma mère et ma meilleure amie. Mais cela ne rien n'était vite oublié ; il faut prendre en une petite pointe d'attendrissement : si, quelques mètres, ils marchaient ensemble sur une longère qui [illegible] en bonne et qui, en même temps qu'elle est une charmante [illegible] de chasse, [illegible] de magnifiques bêtes, [illegible] équipages une des femmes de cheval les plus appréciées des amateurs.

Est-ce à ce titre qu'elle avait un peu conquis [illegible] ?... Très peu, du reste, comme toutes les jolies personnes qui qui s'égarent en fantaisie ; mais, lorsqu'elle fut passée, après avoir langoureusement contempté entre ses longs cils noirs, au [illegible] pincait encore le comte et répétait : « Bien !... qu'est-ce que je le disais ?.

Il se mit à marcher en grommelant, comme s'il était soudain de mauvaise humeur :

— Tu me fais donc espionner, maman ?

— On en tâche, petit !

— Maman ! répondit simplement Francis, avec toute en douceur, son affection — Seulement, je suis avoir honte, à présent, et je me dis que... chaque fois que je commets quelque faute ?...

— Tu maman en est aussitôt informée ?... Veux-tu que cela cesse et que, désormais, chaque fois que... de désirerais-je ou non... on viendra me révéler quelle nouvelle fleur tu arroses ton caprice... je me rebiffe absolument en répondant que les fredaines de mon fils ne me regardent pas ?... Il me semble que je le saurais quand même, que je le lirais dans ses yeux, que je le contrarais à ton baiser, car mon âme est sans cesse avec toi. Et il faut bien que cela soit, pour que je puisse te garder, si tout à coup tu devais commettre quelque chose de mal... quelque chose qui me ferait sérieusement beaucoup de peine... quelque chose, mon cher petit, dont j'aurais voulu te parler depuis longtemps... et je n'ose pas... Mais tu es si gentil, si affectueux, ce matin, qu'il me semble tout à coup que n'est l'heure...

Sa voix avait été presque grave, soulain, Francis en fut légèrement ému, en tout cas [illegible].

— Quoi donc, maman ?

— Attendons d'abord !... Tu ne voudrais pas que je te parle de... de quelque chose de très très délicat... d'un peu mal de quelque chose qui aura tout à fait rebattu à la Vertu... de la vraie vertu... au milieu de cette folle parisienne ?

Ils avaient bien franchi le premier grouillement des mondains et de leurs admirateurs ; mais, pendant près d'un kilomètre encore, ils n'allaient pas cesser de se heurter à de jolies femmes, à des clubmen, aux fervents de l'automobile qui faisaient quand même un peu de « boeing » tandis que leurs machines grondaient dans les allées avoisinantes...

Francis les connaissait à peu près tous, les connaissait à sa mère lui contait leurs petites histoires, leurs liaisons, les extravagances que commettaient ceux d'entre eux qui sont riches pour les petites déesses parisiennes, les complaisances que doivent montrer ceux qui n'ont pas trouvé la fortune dans leur berceau...

Et au milieu de ce bavardage, qui tout chaut de plus en plus aux dessous de la vie parisienne, il n'était un peu assombri et murmura soudain :

— Oui... Il en voit parfois de vertes, le sentier de la Vertu !

Et comme ils ne rencontraient guère plus de promeneurs, il s'arrêtait ; et, penchant obliquement son regard vers sa mère :

— N'est-ce pas de cela que tu voulais me parler, maman ? N'est-ce pas ennuyée. Ennuyée même, toi, si indulgente, si utile d'avoir un grand fils... qui, comme la plupart des gens-là, n'est vraiment bon à rien... qu'à se laisser gâter et à répondre uniquement par ses pauvres petites gentillesses dont il dispose à tous ses dévouements dont on l'entoure ?...

Elle eut un mouvement de surprise, et :

— Qu'est-ce qui peut te faire penser cela, mon Francis ? Est-ce que j'aurais jamais dit une parole qui aurait pu te faire croire que je te considère comme un inutile ?... Un bon à rien, toi !... s'écriait-elle avec un sourire : ah ! je suis parfaitement tranquille là-dessus. Tu passes la jeunesse... mais tu deviendras, j'en suis très persuadée, un homme sérieux, et un homme utile à tous : à ta famille, à son pays... dès que tu seras un homme pour de bon.

— Allons ! voilà ma petite maman qui, combats encore sur le compte de son fils !

Tu ne sais donc mêmes pas un petit bout d'inquiétude à cet égard ! cette inquiétude qu'éprouve bien, moi, depuis qu'entre un peu de plomb dans cette cervelle ? Il-il en se frappant le front.

— Alors, dit-elle, affectant toujours de sourire, mais navie au fond, comme chaque fois qu'elle avait un nouveau prétexte de l'admirer un peu plus : alors, c'est toi même qui te fais ton procès ?

— Moi tout, maman !... Et, en attendant que nous ayons trouvé un coin solitaire... assez poétique pour que tu me communiques les graves pensées qui t'agitent... il faut que je te dise ce que je pense... oui !... et que je te fasse du peu ton procès, à toi aussi !

— A moi ?... Et pourquoi, grand Dieu ?

— Pour m'avoir trop gâté, maman !... Pour m'avoir transformé en une petite idole... une sorte de petit Dieu : oui... dès le jour où je suis venu au monde !

— Mais c'est que tu as toujours fait tout ce qu'il fallait toi, pour qu'il fût impossible de ne pas t'adorer à genoux, mon cher petit !

— Maman, pensons, s'il te plaît, dans une autre transversale, répondit-il en haussant les épaules, car j'ai toujours peur que quelqu'un ne l'entende lorsque tu parles de moi : si tu savais ce qu'une mère peut être ridicule !

— Oh !... Francis !...

— C'est que c'est vrai, maman !... Un fils doit la vérité à sa mère ; et je me rappelle toujours que l'unique fois où j'ai décroché un malheureux prix... je dois reconnaître d'ailleurs que ce n'était pas tout à fait de ma faute...

— Pas de ta faute ?... Quand tu fis une si magnifique composition d'histoire, qu'elle allait te placer en avant de tous tes camarades, dont ils étaient à peine le cinquième ou le sixième jusqu'alors ?

— Maman, vous en bons... bien relire... Asseyons-nous, s'il te plaît, et écoute bien ma confession... car je n'ai jamais osé te dire cela, tellement je le sentais fâcheux pour mon prix !

La vérité, c'est que l'histoire m'a toujours beaucoup intéressé, mais que, comme j'étais une façon de paresseux...

— Tu as toujours été dans les dix premiers de toutes tes classes !

— Ce n'est pas encore de ma faute, maman ; c'est que j'ai toujours eu des répétiteurs pour me fouiller ma besogne, et le meilleur de tous était ton père, qui faisait tous mes devoirs avec moi... Or, me facilitant tellement tout effort qu'il aurait fallu que je fusse un cancre pour ne pas vous faire un peu d'honneur... Mais jamais je n'ai donné la somme régulière de travail qui est indispensable pour arriver au premier rang et pour s'y maintenir... et c'est là que je vous en veux un peu à tous...

Pas trop à toi, car tu m'aurais bien souvent et j'avais en dans une jeunesse l'ambition à laquelle tu étais en droit de l'attendre. Mais il semblait que je fusse un personnage si excepionnel... fils unique... héritier d'un nom illustre... d'un titre admirablement glorieux... même d'une fortune qui doit m'appartenir à moi seul après mon père... Et vous avez attendu si longtemps ma naissance qu'on m'admettait stupidement, qu'en me gâtant, dès que j'ai pu apprendre quelque chose, de ce mot : « Monsieur le duc ! »

Il y a d'autres duchesses en France... et leurs fils aînés portent généralement le titre de marquis, bien que nous n'ayons aucun droit à ce second titre, puisque l'empereur Napoléon fer ne le précise pas dans son sénatus-consulte ; et la vérité est que je dois m'appeler tout simplement Francis de Pontel-Noire, jusqu'au jour où j'aurais le très douloureux honneur de prendre officiellement le titre de mon père... Mais vous êtes tous si heureux d'avoir plus tard en duc à proclamer qu'on m'appelle tout de suite « monsieur le petit duc ! »

Et alors, sans en être bêtement orgueilleux, je me suis figuré, très longtemps, que j'étais un petit bonhomme à part, qu'il m'était dû des honneurs, des égards spéciaux... et au milieu de mon adolescence j'avais la sottise de m'imaginer que c'était une grande condescendance de ma part que de vouloir bien apprendre quelque chose... Est-ce qu'on peut ne sait pas